

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



La nef des sorcières **Ou les paramécides massacrées**

Denis Saint-Jacques

Numéro 3, septembre 1976

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1362ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Saint-Jacques, D. (1976). Compte rendu de [La nef des sorcières : ou les paramécides massacrées]. *Lettres québécoises*, (3), 17–18.

La nef des sorcières ou les paramécides massacrées

On aura compris à ce titre que je suis en littérature la mutation féministe québécoise participant au mouvement de public qui fait de *l'Eugénie* et de *la Nef des sorcières* des succès de librairie. Il y a longtemps qu'un livre de théâtre a enrichi son éditeur avant que l'enseignement ne s'en empare. Mais pour que cela ne donne pas trop d'illusions sur les séductions possibles de l'écriture dramatique, rappelons-nous ici que c'est de femmes d'abord et avant tout qu'il s'agit. C'est comme geste féministe que se situe *la Nef*, le théâtre ne s'y révélant pour la plupart des lecteurs que modalité épiphénoménale. Plusieurs spectatrices m'ont avoué par exemple que bien qu'intéressante à plusieurs points de vue, la représentation les laissaient insatisfaites. Je doute de la même façon que la pièce imprimée soit jamais classée parmi les réussites du théâtre dans un fauteuil. On aura garde pourtant de tomber dans ce piège esthétique, car ce qui compte, est-ce bien que cette manifestation dramatique se révèle conforme à ce qu'on attend de la scène? Ne semblerait-il pas plus juste que, disruptive de l'ordre établi, elle s'insère mal dans des cadres qui n'ont pas été prévus pour elle? Parfaitement construite, la nef voguerait trop bien, inquiéterait-elle? Le domaine de la sorcellerie s'est toujours distingué par l'irrégularité. Si, au théâtre, le public a raison, constatons-le: il voit le spectacle, il en achète le texte. Voilà un fait brut qui résiste aux opinions autant des mâles que tout ce remue-ménage agace que des féministes extrémistes qui, méfiantes, en craignent l'inefficacité et la récupération¹. Il faut tenter d'en rendre compte.

L'entrée se fait par une préface où tout de suite nous sommes avertis: «De personnages aucun. Car aucune... ne se donne en spectacle... Le théâtre bourgeois aura trouvé là... sa défaite en somme. Sans loge ni comédienne». Comme bien des préfaces, celle d'un livre désiré et inexistant. Pratiquement, le TNM aidant, *la Nef* aura nourri le théâtre bourgeois et les comédiennes qui s'y donnent en spectacle. Nicole Brossard et France Théorêt veulent-elles nous convaincre qu'à produire un monologue féminin qui «s'adresse» au public on court-circuite le personnage? L'aventure de *la Sagouine* suffit à persuader du contraire. On n'imaginait pas Nicole Brossard dans les chausse-trappes de l'authenticité réaliste; celle (celui) qui s'écrit ou se joue s'engage déjà trop dans les rets du narcissisme pour échapper au personnage, fût-il nourri de sa chair propre.

Défilent donc des personnages suivant un ordre où se règle une intrigante hiérarchie. L'actrice, celle qui au théâtre jouit du privilège d'être chez soi, se voit conférer l'initiative d'ouvrir le jeu au début de chaque partie. Si l'on considère d'autre part que l'écrivain ferme le cortège comme en préface il l'avait présenté, on commence à percevoir quelque chose de la genèse de cette entreprise. Des femmes de théâtre donnent à écrire à des femmes de plume, affaire de théâtre et de plume, où l'attention est dirigée de la représentation au texte, où le trajet écrit fait remonter de la comédienne à l'auteur. Que la même personne puisse passer de l'une à l'autre reste d'importance secondaire. Mais il

suffira de regarder les pages couvertures du livre pour comprendre que cette écriture elle-même représente. Représente quoi? Des femmes qui se donnent en spectacle... La stratégie de l'écriture s'avère subvertie par la représentation et on voit l'auteur fasciné se mirer en personnage d'écrivain. Qu'elle soit femme y change-t-il vraiment quelque chose? Pas même l'orthographe...

Texte spectacle donc, que nous donne encore à entendre/ voir *la Nef des sorcières*? Une ménopausée, une ouvrière, une fille, une lesbienne. Remarquons que lesbienne ne s'écrit pas, le monologue s'intitule simplement *Marcelle*. Notons aussi deux absences: la mère, la religieuse (la ménopausée et l'écrivain ont bien leurs filles, leurs discours ne s'y centrent pas); cela précise le contexte idéologique. Doit-on sentir une progression de la normalité de la ménopausée, par l'anormalité de la célibataire, puis l'irrégularité des moeurs de la fille, vers la transgression homosexuelle, elle-même dépassée par la pratique de l'écriture? Cette progression aurait même l'avantage de prendre en compte la comédienne: la première, donc la plus normale de toutes! En scène, ne l'est-elle pas? La femme objet...

Dans cet ensemble de fictions, si ce n'est structure, caractérisées par ce seul lien apparent de la féminité revendicatrice, les personnages ne sont pas si seules en scène qu'on veut nous le faire croire. Seules à parler, sans doute, chacune à son tour, d'abord elles parlent toutes à quelqu'un tant en fiction qu'en réalité, on les entend, mais de plus, elles convoquent dans leurs discours d'autres

personnages qui existent pour elles et meublent les vies fictives qu'elles évoquent. Ces femmes ne sont pas plus seules que n'importe quel acteur en scène ou écrivain devant sa page. Qu'elles soient femmes n'y change rien à nouveau. La représentation les prend aussi bien en charge et de même manière.

Le texte alors sera-t-il différent comme on nous le laisse entendre: «le déhanchement du texte... les écritures ne sont pas toutes nouvelles... leur amalgame l'est». Il ne suffit pas de l'affirmer d'y croire, il faudrait le faire voir. Y a-t-il une phonologie, une morphologie, une syntaxe, une sémantique, une rhétorique, une stratégie textuelle féminines? Jusqu'à preuve du contraire, non. Le «déhanchement», quel tour d'écriture serait-ce exactement. Un mirage sans doute auquel il fait bon rêver! À vrai dire les mots écrivains et textes ne renvoient pas au masculin plus qu'au féminin, mais au neutre. Que les femmes s'en emparent le prouve justement.

La question féministe se révèle donc ici affaire de contenu: ce dont on parle, ce qu'on montre. En effet, sorcières, ménopause, fille, lesbienne, mère, commérage, cuisine, tricotage, accouchement, clitoris, vagin, menstruations, soutien-gorge, bague, etc., mais femmes et corps surtout, viennent fournir un matériau d'écriture/représentation où se compose la prévisible plainte/scène de l'idéologie féministe contemporaine. Peu de ce contenu que nous ne connaissions pas d'ailleurs, je ne suis pas le premier à le constater. Mais ce leurre de l'inédit risque à nouveau de nous égarer à la recherche de l'originalité, sinon du génial, le geste féministe ne saurait s'y résoudre. Il se pose plutôt en termes d'opportunité et d'efficacité. Qu'il se répète, reste secondaire: l'essentiel est qu'il porte. Or, comment en douter? Le succès public nous le confirme, *la nef* flotte et a le vent dans les voiles. Le livre et le spectacle se vendent faisant lire/voir un discours sinon nouveau en lui-même, du moins inouï à cet endroit. Dans le «théâtre bourgeois» du Québec, surgit le discours/spectacle féministe, non pas scanda-

leux, car depuis quelque temps déjà on lui a ménagé son entrée, mais insistant, manifestant le caractère irrépressible de la mutation en cours. Si le théâtre a son rôle dans les mécanismes de domination idéologique, les «sorcières» peuvent le faire jouer à leur profit. On aura beau jeu de leur reprocher ce compromis avec les institutions en place au nom de quelque incorruptible pureté, de quelque nécessaire confidentialité féminine; on aura tort: elles ne cherchent pas à inventer de leurs rêves une utopique société, mais à changer celle-ci dans l'état où elle se trouve. Pour cela, il faut se colleter avec elle où il y a prise, où cela se sent.

Que nous répète ainsi *La Nef des sorcières* que nous sachions déjà et refoulions sans cesse? Qu'il est aliénant (je le donne dans l'ordre où ça se présente) d'exercer le métier de comédien, d'être soumis aux transformations de son corps, d'être prolétaire et célibataire, de vivre de la fascination qu'on exerce sur le sexe opposé, d'être homosexuel, d'exercer le métier d'écrivain, mais *doublement* au féminin. Cette révélation, on le sent, risque de ne rien ébranler². Mais ce que nous *montre* le texte/spectacle opère sur le public un effet de saisissement: comment cela se vit, s'éprouve d'être femme, avec juste ce qu'il faut de fiction pour qu'on s'y prenne, mais pas assez pour qu'on s'y plaise. Nos sorcières n'ont rien de charmant, elles sont mal dans leur peau et croient que la société des mâles y est pour quelque chose. Elles «s'adressent» à cette société, celle du «statu quo sexiste», elles n'en écoutent pas les réponses, elles parlent, elles disent ce qu'elles veulent, elles ont suffisamment entendu... On les laisse faire, non on les écoute, on les entendra peut-être. Cela n'avait pas encore eu lieu aussi largement sur la scène québécoise; plus tard, on pensera peut-être: c'était bien peu, aujourd'hui on peut écrire: en voilà autant de pris. Mais, ici plus qu'ailleurs peut-être, se pose la question de savoir qui se montre et qui joue. La comédienne qui se cherche derrière ce rôle de comédienne qu'elle réalise en fonction de comédienne se trouve-t-elle, se révèle-t-elle plus que cette fille

que ne sont précisément ni la dramaturge ni l'actrice qui lui donnent consistance? Le jeu de réalisme si dédaigné chez les théoriciens «textuels» pour sa prétendue naïveté s'avère plus retors qu'on ne croirait. Disent vrai, celles (ceux) qui mentent le mieux, mais encore davantage celles (ceux) qui se trompent le mieux. Au théâtre comme ailleurs, une part de mensonge, de fiction, assure l'effet de vérité. Même quand une comédienne que cela inévitablement concerne joue *le Retour de l'âge*, ce n'est justement pas tout à fait le sien qu'elle joue. Son existence, on la vit; ce qui s'en représente, l'identification imaginaire, ne s'y substitue pas sans faille. Quand je dirai que «les sorcières» mentent bien, qu'on l'entende comme un éloge à leur authenticité.

Cette part de jeu dans la vérité la laissera-t-on s'évanouir en auréole de gloire? Sans remarquer que les deux personnages les plus fictifs (la fille et l'ouvrière) appartiennent manifestement aux classes économiquement défavorisées de la société, alors que le discours des autres moins inventées (comédienne, ménopausée, lesbienne, écrivain) les confirme toutes dans la maîtrise linguistique des groupes dominants de l'instance idéologique? On voit où j'en viens: les défavorisées n'y sont pas sur la scène, même quand on les y voit, d'autant moins même qu'un mirage d'elles nous hypnotise, tandis que, nous l'avions remarqué plus haut, les comédiennes et les écrivains s'y trouvent, mal à l'aise peut-être mais aux bonnes places qu'elles investissent en personne propre. Elles disent parler pour les femmes, elles croient parler pour toutes, mais on remarquera que les dramaturges et les comédiennes tirent pour le moment les marrons du feu... aux Quinze et au TNM. Alors qu'on s'imagine la voir voguer, *la Nef des sorcières* a-t-elle déjà trouvé bon port? Il faut se méfier des machines de théâtre, elles fonctionnent en pièges à illusion.

Denis Saint-Jacques

1. Voir par exemple «Autour de la Nef des sorcières» de Yolande Villemare, p. 16 à 21 dans *Jeu* 2. Printemps 1976.

2. Encore que plusieurs écrivains risquent de douter de leur aliénation intrinsèque. Pourquoi donc écrivent-ils?